

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Pagination continue.



LOISEAU-MOUCHE

Le chef-d'œuvre de la nature est le petit oiseau-mouche ; elle l'a comblé de tous les dons qu'elle n'a fait que partager avec autres oiseaux. Buffon.

Le tendre appel que l'Oiseau-Mouche
Nous fait, à l'aurore de l'an,
Trouble ici plus d'un cœur farouche
Et n'inspire un loyal élan !

Pendant que les fières gazettes,
A l'exemple des tyrannaux,
Trafnent leurs abonnés pour dettes
Jusques aux pieds des tribunaux,

L'Oiseau-Mouche—faible Mécène
Ayant la douceur de l'amant—
Nous sollicite, comme éternelle,
Le prix de notre abonnement !

Touché de sa délicatesse
Et des doux accents de sa voix,
Sous pli j'inclins à son adresse
La pièce d'or que je lui dois.

Qui donc aurait l'âme assez dure
Pour résister à son appel,
Et lui refuser la pâture
Avec un nid sous notre ciel ?

Exilé dans cette province,
Il brave du froid les rigueurs...
Plaçons-le comme un petit prince
Sur un trône entouré de fleurs !

Le cristal d'une serre chaude
Réfléchira ses fins habits
Faits aux couleurs de l'émeraude,
De la topaze et du rubis.

Du sein pur de la fleur vermeille
Il butinera le nectar
Que sa langue rose—ô merveille !—
Distillera pour nous plus tard.

Puis son journal sera l'artère
Qui versera dans notre cœur,
Ainsi qu'un baume salutaire,
L'odorante et douce liqueur !
J.-B. CAQUETTE.

Québec, 15 janvier 1896.

HISTOIRE DE LA PAROISSE DE SAINT-ALPHONSE

(Suite)

En effet, l'automne venu, quand

on eut été tous les échafauds, enlevé tous les embarras et nettoyé parfaitement partout; quand la maison de Dieu se montra pour la première fois dans toute sa splendeur: il y eut comme un éblouissement général à Saint-Alphonse. Les vieillards pleuraient de bonheur en songeant aux églises des vieilles paroisses où ils avaient fait leur première communion; les jeunes gens se sentaient tressaillir d'allégresse en pensant aux longues années pendant lesquelles ils pourraient probablement jouir de ce beau temple; tous pensaient au ciel et commençaient à le désirer davantage. Au commencement, quand il avait été question d'entreprendre les travaux, on avait presque reculé devant la perspective des dépenses considérables qu'ils nécessiteraient; maintenant, on regrettait de ne s'être pas décidé plus tôt à les exécuter, et l'on trouvait qu'ils n'avaient pas coûté cher.

Il y avait, cependant, une ombre au tableau: les banes ne répondaient point à l'idée qu'on s'en était faite. Au lieu de les faire tout en bois franc, comme le voulaient les contrats primitifs, l'architecte avait employé de la pulpe dans la confection des panneaux. Il se faisait fort de démontrer aux syndics et à M. le curé, quand le temps serait venu, que la pulpe était bien préférable au bois sous tous les rapports. L'événement ne vint point justifier ses espérances. Les gens de Saint-Alphonse trouvaient toutes les différences du monde entre du beau

frêne et de la pulpe, et cette différence, bien entendu, était tout en faveur du frêne. On y perdait sous le rapport de la beauté, on y perdait surtout, pensait-on, sous le rapport de la solidité. De là des contestations avec M. David Ouellet, contestations qui restèrent pendantes tout l'hiver de 1886-37. L'été suivant, au mois de juillet, Monseigneur D. Racine, évêque de Chicoutimi, fut choisi comme arbitre pour terminer le différend. Il rendit un jugement qui donna satisfaction à tout le monde. L'on fit des concessions de part et d'autre, et il ne fut plus question de cette affaire. En somme, la paroisse de Saint-Alphonse fut contente de la manière dont M. Ouellet remplit les obligations de son contrat, et tout le Saguenay admira beaucoup l'œuvre qu'il venait de terminer. Et, en effet, si l'on songe aux difficultés vaincues par M. Ouellet, pour tirer le meilleur parti possible d'un édifice construit sans trop de souci des règles de l'art; si l'on tient compte surtout des ressources insuffisantes mises à sa disposition; on ne peut faire autrement que de reconnaître chez cet architecte un mérite incontestable. Ce fut pendant cet été de 1887 que la paroisse de Saint-Alphonse se libéra complètement envers M. Ouellet, en lui payant le dernier terme dû sur les sept mille piastres que coûtaient les travaux exécutés depuis le commencement.

(A suivre.)

DERFLA.

L'OISEAU-MOUCHE.

Journal littéraire et historique, publié tous les quinze jours (les vacances exceptées.)

Prix de l'abonnement : 50 cents par année, pour le Canada et les Etats-Unis. On accepte en paiement les timbres-poste de ces deux pays.

AUX AGENTS : Conditions spéciales très avantageuses.

Pour l'UNION POSTALE, le prix de l'abonnement est de 3 fr. 50 cent.

Pour ce qui a rapport à l'administration et à la rédaction, s'adresser à

ONÉSIME TREMBLAY

Gérant de L'OISEAU-MOUCHE,

Séminaire de Chicoutimi,

Chicoutimi, P. Q.

Imprimé aux ateliers typographiques de M. J.-D. GUAY, à Chicoutimi.

CHICOUTIMI, 15 FEVRIER 1896

UNE QUESTION DE PEU D'IMPORTANCE

Tous les journaux sont remplis d'articles extrêmement sérieux. En politique, en littérature, en diplomatie, on ne sait plus où l'on en est, tant les cartes se mêlent de plus en plus. Le pauvre lecteur, abasourdi par toutes ces discussions, n'en peut plus. Nous n'allons pas en ce numéro, augmenter son effarement ! Non. Reposons-le plutôt par l'étude d'une question de très légère importance : celle des traits d'union !

A L'OISEAU-MOUCHE, nous donnons beaucoup d'attention à tous les détails de la grammaire, de l'orthographe, du style, et nous tâchons d'atteindre en tout cela la plus grande correction possible. Chacun de nos numéros, aussitôt publié, est soumis, *intra muros*, à une critique inexorable ; on relève sans pitié les moindres incorrections, et le malheureux écrivain convaincu d'avoir employé un terme impropre, d'avoir péché contre le plus infime précepte de la grammaire, est, intellectuellement parlant, lapidé sans aucun égard pour sa qualité de directeur du journal, de poète, de critique. A ce jeu-là, ce n'est plus une vie que mène notre correcteur d'épreuves ; quand arrive le jour de publication, il en a perdu le boire, le manger et le "dormir."

Or, si la *Vérité* du 1er février a raison, L'OISEAU-MOUCHE se trompe depuis près de quatre ans, sur la question des traits d'union... A la fin, l'affaire devient importante !

Donc, un correspondant s'est plaint à la *Vérité* de ce que, au Canada, on écrit généralement les prénoms sans les unir par un trait d'union, tandis qu'en France on n'omet jamais ce trait d'union.

Que répond la *Vérité* ? Elle distingue. Quand, dit-elle, les prénoms s'écrivent au long, on les réunit par le trait d'union : Paul-Louis Courier. Ici, nous sommes bien de l'avis du journal québécois. — Mais, ajoute-t-il, "il n'en est pas de même, quoi qu'en dise notre correspondant, lorsqu'on ne les écrit que les initiales des prénoms." Et, à l'appui de cette assertion, il cite, de l'*Univers* du 20 décembre, le nom P. E. Berthault, et, de la *Vérité* [de Paris] du 10 et du 12 janvier, le nom H. G. Fromm, écrits sans trait d'union. — Au ce point, nous ne

pensons plus comme la *Vérité*, nous croyons même qu'elle commet une erreur, et nous craignons que le prestige dont elle jouit, à juste titre, ne serve ici à l'acclimatation définitive, parmi nous, de ce que nous considérons être une faute d'orthographe.

* *

Nous voici donc partis en guerre contre la *Vérité*, pour une si petite affaire que les traits d'union ! Comme vont les choses ! Au moins, le sang ne coulera pas, ni les pleurs. Et nous resterons amis, après comme avant. Ce que c'est que de lutter pour le trait d'union !

Pourtant, nous allons faire la guerre suivant les règles de l'art. C'est ainsi que tout d'abord nous essayerons de démolir les ouvrages de l'"ennemi." Mais nous n'y réussirons qu'à moitié, parce que nous ne voyons pas la *Vérité* de Paris. Toutefois, nous croyons affaiblir au moins la puissance de cette forteresse, en disant que, à notre avis, ce n'est pas dans la presse quotidienne qu'il faut aller chercher des exemples de correction orthographique. Pourquoi ? A cause du peu de temps que l'on a pour préparer chaque jour un numéro de journal, publié en bien des cas à plusieurs éditions ; parce que trop de gens y mettent la main, qui n'attachent pas tous la même importance à ces détails d'orthographe, et qui d'ailleurs ne sont pas tous également au fait des préceptes de la langue.

Il reste l'*Univers*. Celui-là, par exemple, nous le lisons, et nous savons que, s'il est presque impeccable au point de vue de la doctrine, s'il est irréprochable quant au style, son autorité est légère comme modèle de correction orthographique. Ce dernier point est à prouver.

Voyons, que dites-vous d'un journal qui [numéro du 9 janvier], à sa deuxième page, écrit : monsieur le ministre, en deuxième colonne, et Monsieur le Ministre, à la sixième colonne, les deux expressions étant employées dans le même sens ? qui [même page du même numéro] écrit, en quatrième colonne, Semaine religieuse et Semaine Religieuse ? qui [numéro du 11 janvier], dans la seconde moitié de la première colonne de la troisième page, écrit deux fois Semaine religieuse, et trois fois Semaine Religieuse ?

Donc, on ne saurait en appeler à l'*Univers* pour résoudre des difficultés de l'ordre orthographique.

* *

Nous avons délogé notre cher "ennemi" de sa forteresse de l'*Univers*. Maintenant, de là, tirons sur lui.

Dans l'*Univers* du 9 janvier [déjà cité] nous trouvons : M.-A. de Cabrières ! Le numéro du 17 janvier nous fournit ces exemples : J.-F. d'Allioli, L.-C. Gratz !

Mais comme nous avons prouvé que l'*Univers* n'a pas beaucoup d'autorité dans ces petites choses, appuyons d'autres preuves ce que nous voulons établir, savoir que, en France, on réunit généralement les prénoms par le trait d'union.

Voici ce que nous avons trouvé, après une demi-heure de recherche, dans les publications qui encomrent la "table de rédaction" de L'OISEAU-MOUCHE.

Ami du Clergé [5 décembre], 7e page de la couverture : R.-D. Brault.

Répertoire bibliographique [Lyon, 1893], Lettre de dédicace : J.-B. Sguerin.

Bulletin [sic] a s *Sommaires* [25 décembre], revue écrite en orthographe réformée, p. 223 : G.-M. Boissevain.

Catalogue de littérature générale, Hachette et Cie [octobre 1893], p. 15 : H.-A. Weddell ; p. 27, Mme G.-V. Marie.

Catalogue général, Mame [janvier 1904], p. 103 : J.-J. Bourassé.

Schiller, *Guerre de trente ans* [Paris, 1896], 49 p. de la couverture : J.-N. Wagner.

L'Enseignement chrétien [1er janvier], p. 26 : F.-X. Passard.

Etudes religieuses, partie bibliographique, [25 décembre] : H.-J. Allard.

L'Anti-Macon [1er janvier], pp. 13 et 15 : J.-P. Tardivel.

Le Pèlerin [26 janvier], 6e page de la couverture : J.-M. Salvat.

La Dernière Nouvelle, supplément du *Temps*, [31 décembre] : J.-B. d'Attanoux.

Beaujean, *Abrégé du Dictionnaire de Littré* [1881] : J.-B. Massillon.

Guérid, *Dictionnaire des Dictionnaires*, supplément, p. 1113 : J.-M., dit J. Soulayr ; J. H.-G., comte de Sou trait.

Nous avons rencontré encore d'autres exemples ; mais nous en faisons grâce au lecteur. Car, sous prétexte de trait d'union, il ne faut causer la mort de personne. En tout cas, ces preuves suffisent. Quand en orthographe, un usage a pour lui l'autorité des grandes maisons d'imprimerie Hachette, Poussielgue, Mame, May & Motteroz, de publications qui s'appellent : *Etudes religieuses*, *L'Enseignement chrétien*, *l'Ami du Clergé*, etc., cet usage peut être considéré comme bien établi, quand même ailleurs on trouverait quelques exemples contraires. Jamais, en effet, un usage n'est absolument universel.

* *

Le correspondant à qui répondait la *Vérité*, se plaignait de ce que les Canadiens ne suivent pas l'usage de France, et qu'ils écrivent, par exemple, J. P. Labonté, sans trait d'union.

Nous soupçonnons ce correspondant d'être un malin ! Il voulait dire : pourquoi voit-on toujours, en tête de la *Vérité* : J. P. Tardivel, sans trait d'union ?

Car l'usage de France, en cette affaire, est joliment suivi au Canada. Une enquête de quelques minutes nous le fait voir :

La Semaine religieuse de Québec (8 février), 4e p. de la couverture : G.-A. Lafrance.

L'Enseignement primaire (15 janvier), première page : J.-B. Cloutier, C.-J. Magnan.

Journal de l'Instruction publique (janvier), p. 239 : A.-D. Lacroix.

Naturaliste canadien : V.-A. Huard.

Revue nationale : J.-D. Chartrand.

Progrès du Saguenay : J.-D. Guay.

Voix du Précieux Sang : L.-Z., Ev. de Saint-Hyacinthe.

N.-E. Dionne, *Vie de C.-F. Painchaud*.

E. Gagnon, *Le fort et le château Saint-Louis* : J.-A. Chapleau.

A.-B. Routhier, *De Québec à Victoria*.

* *

Heureux journal, où l'on peut remplir tant de colonnes pour une affaire de si légère importance !

Et maintenant, que l'on se réoccupe de la loi remédiatrice du Manitoba, de la question

«énézuelienne, des massacres de l'Arménie, du cas du Transvaal, etc. Mais les choses iraient-elles si mal, en ce monde, si l'on avait un peu davantage le sens du trait d'union ?

ORNIS.

Québec, 5 février 1896.

Mon cher OISEAU-MOUCHE,

Les typographes ont maltraité mon article intitulé : *Hommes et choses d'autrefois*, et je viens ici t'en exprimer mon chagrin, mêler ma plainte au doux bruissement de tes ailes.

Dès le premier alinéa,—où il est question de bombes lancées par des assassins,—on a supprimé les mots : *sous le carrosse de Napoléon III*, qui ont pourtant leur importance, il me semble. Que deux bandits jettent des bombes sur un empereur, il y a là une grave affaire; supprimez l'empereur, les bandits perdent aussitôt leur qualité d'assassins, et il ne reste plus que deux honnêtes bourgeois se livrant à une récréation inoffensive.

Dans l'alinéa suivant, on me fait dire "l'heure présente" au lieu de "l'heure précise": d'où il résulte un anachronisme très réel, mais sans conséquence et qui ne nuira en rien au règlement de la question des écoles de Manitoba et à la théorie du double mouvement de la terre.

Mais voici qui est plus grave. J'avais écrit :

"Quelques semaines après l'attentat du 14 janvier 1858, la foule était admise à passer sous l'arc du triomphe du Carrousel et à s'approcher du palais des Tuileries, à la suite d'un char allégorique peuplé de nymphes et de déesses natives de Batignolles, que traînait un bœuf aux cornes enrubannées."

Au lieu d'imprimer "...un bœuf AUX cornes enrubannées," le typographe a mis "...AVEC cornes enrubannées," comme si les cornes d'un bœuf étaient un accessoire mobile et facultatif ! ... Or, les cornes du bœuf gras de 1858 étaient une institution permanente, et le personnage qui les portait n'avait nullement le privilège de les mettre ou de les ôter comme une femme met ou ôte sa caline ou son chapeau.

Les typographes, qui ont fait dire à Lamartine :

"Et laissa sur son sein exhaler ses soupers...", au lieu de :

"Et laissa sur son sein exhaler ses soupirs...", n'ont pas fini de persécuter les gens.

Admirez, en passant, avec quelle

candeur je me faufile auprès de l'auteur du *Lac* pour me plaindre de mon sort. N'allez pas au moins m'accuser de vanité : vous savez bien que ce vilain défaut n'a aucune prise sur ceux qui ont l'habitude de toucher un clavier ou de tenir une plume.

E. G.

—*De la Rédaction.* Nous dirions bien à M. Gagnon que l'OISEAU-MOUCHE pousse à chaudes larmes, et sera toujours inconsolable des incorrections du dernier numéro. Mais notre ami a une manière si charmante de rectifier les choses, que nous le ferons peut-être exprès, une autre fois, pour maltraiter ses écrits (car nous avons lieu de croire que son article de l'autre jour aura maints successeurs) et l'obliger à remettre la main à la plume.

LE CLUB "RACINE"

Un club ? Encore un club ? A Chicoutimi ? Ah ! c'est dégoûtant à la fin. Passe à Montréal, (*) où tout est permis, où, à force de coudoyer l'absurde, on finit par l'accepter comme une chose inductible, avec une indifférence qui n'est ni de la vertu, ni du dédain, mais plutôt de la lassitude. Ils sont assommants ces journaux qui, chaque jour, nous arrivent avec des pages de caricatures grotesques, de monstrueuses exhibitions de muscles tendus, de poings fermés, de têtes laides et grimaçantes. Mais l'OISEAU-MOUCHE ! l'OISEAU-MOUCHE nous parler de club, lui aussi ! voyons, tu perds la tête, mon petit. Tu n'es pas si vulgaire.

Attendez, cher lecteur, il y a club et club, comme il y a fagot et fagot ; le club dont le nom brille en tête de cet article n'est point un club comme un autre.

Il se compose d'une vingtaine de philosophes, imberbes, il est vrai, mais sains d'esprit et de corps, méprisant l'argent et la gloire et poursuivant le plaisir sans jamais faire à l'honneur : c'est donc l'idéal des clubs.

Mais, me diriez-vous, de quoi s'occupe-t-il donc, ce Club ? Est-ce un club de *raquetteurs*, de *patineurs*, de *pêcheurs*, quoi ? Ou bien, un club de joueurs à la crosse, au *base-ball*, au *foot-ball* ? Mais oui, c'est tout cela, et bien plus que cela même, car on l'appelle le *club universel*.

En effet tous les exercices du sport nous sont familiers. Quand il neige, nous chaussons nos raquettes et nous courons à travers champs et bois comme de vrais *nemrods* algonquins ou iroquois. Dans les temps froids, lorsque la surface de la rivière s'est solidifiée et que, comme une glace de Venise, elle reflète l'azur des cieux, montés alors sur de fines lames d'acier, nous glissons en tourbillonnant sur cette plaine limpide, emportés dans une course vertigineuse, semblables aux hirondelles qui rasent la terre avec toute la rapidité de leur vol.

Quand le soleil, devenu plus ardent, a fondu le froid manteau de neige qui recouvrait la terre, et que le printemps a ramené l'herbe

[*] Notre collaborateur n'est pas aimable pour la grande ville. Mais, comme il est lui-même montréalais, nous n'avons pas à intervenir. Nous n'allons pas nous donner la mission de faire régner la concorde entre les citoyens de toutes les cités de l'univers ! Rép.

et les fleurs dans les champs, nous laissons le patin et la raquette ; viennent la balle et le ballon.

Il s'engage alors entre les clubistes des jouets si animées que les amateurs de péripéties étonnantes y trouveraient l'accomplissement de leurs rêves. Veuillez bien croire que je n'entends pas parler de ces luttes barbares où la crosse et le bâton jouent le plus grand rôle comme armes offensives et défensives. Au contraire, chez nous, tout se passe de la manière la plus pacifique, et le seul bruit qu'on y entend est le sourd gémissement du ballon qui s'efforce en vain de regagner l'une ou l'autre borne du champ de bataille.

Je finirais peut-être ici la nomenclature des occupations du Club Racine, s'il ne s'occupait que des exercices du sport ; mais il n'en est pas ainsi : car il possède par-dessus tout le goût des beaux-arts, et c'est à cette particularité même qu'il doit son existence. C'est pourquoi, durant les longues soirées d'hiver, il se transforme en société scientifique et littéraire ; on y traite toutes les questions et l'on y accepte tous les travaux ; on fait de la critique littéraire, de la chronique, et on s'applique surtout à parler correctement. Nous invitons les confrères de nos collèges classiques à assister aux séances du Club Racine. Ils se conviendront que les "corrigéous-nous" n'ont pas été inventés par les journaux de la "Réforme".

Quand les beaux soirs d'été reviennent, le Club subit encore de nouvelles et fréquentes transformations. Une fois, c'est une brillante fanfare qui lance dans les airs ses notes éclatantes et nous serénade le plus délicieusement possible. Une autre fois, c'est une société orphéonique qui charme un auditoire profane ou une assistance religieuse par des chants d'une mélodie suave. Souvent même, dans nos fêtes particulières, les clubistes ne dédaignent pas de chausser le brodequin ou le cothurne.

Après cet exposé, vous conviendrez avec moi que le Club Racine n'est point précisément un club comme un autre. Il convient à tous les goûts, satisfait à toutes les exigences, et permet à tous ses membres de faire valoir leurs talents particuliers. J'ai donc eu raison de dire que c'était l'idéal des clubs.

On voit par ce bref exposé que les exercices du corps ne nous sont pas plus étrangers que les exercices de l'esprit. Pourtant, n'en doutons pas, il se trouvera encore des écrivains charitables, qui s'apitoieront sur le sort de "ces collégiens en tuniques étriquées, marchant d'un air monacal et recueilli, et se poussant nonchalamment les pieds à travers les amas de feuilles mortes," de ces "pauvres petites âmes comprimées par une discipline de fer."

Allez, monsieur Sylva Clapin, nous n'avons rien à envier, même quant au sport, à vos "rudes joueurs du McGill."

EUG. BELLAY, Etd.

NOS CONFRÈRES DE LA PRESSE

—L'un de nos échanges, la *Sentinelles* (Mat-tawa, Ont.), est entré récemment dans sa deuxième année. Nos meilleures félicitations.

—L'*Anti-Maçonn*, que l'on vient de fonder à Paris, reproduit le roman de M. Tardivel,

Pour la patrie. Nous félicitons M. le Directeur de la *Vérité* de cet honneur, qui ne fait pas l'affaire de certains critiques du Canada.

—La *Semaine religieuse* de Québec et le *Progrès du Saguenay* ont salué, de façon tout à fait sympathique, le commencement de notre quatrième année. Nous les en remercions de tout cœur.

—L'*Ouvrier catholique*, de Biddeford, Me, avec qui l'OISEAU-MOUCHE entretenait de si bons rapports, vient de suspendre sa publication, après une année d'existence. On le regardait comme le mieux fait de nos journaux canadiens des Etats-Unis. Il est sûr que s'il eût été moins bien rédigé, c'est-à-dire s'il eût été moins ouvertement catholique, moins scrupuleux sur la morale, et rempli de tous les petits faits de la chronique la plus vulgaire, l'encouragement ne lui eût pas fait défaut. Hélas !

C'est au journal défunt que l'on doit l'idée de cette alliance franco-allemande, qui se réalise de plus en plus tous les jours. Il ne s'agit pas, en cette affaire, d'ameuser la France et l'Allemagne à s'aimer tendrement ! — Comme on le sait, aux Etats-Unis, les catholiques allemands et nos compatriotes ont souvent à lutter pour défendre leurs droits nationaux et religieux. Désormais, ils uniront leurs forces et remporteront de la sorte plus de succès. La *Review*, journal allemand de Chicago, est toute dévouée à cette idée d'union défensive.

La feuille biddefordienne a fait la renommée de son Directeur, M. Ph. Masson. Nous croyons savoir que les Canadiens de la Nouvelle-Angleterre peuvent encore compter qu'ils conserveront le secours de ses remarquables talents. Il est en effet question de fonder prochainement un organe catholique franco-américain, dans le genre de la *Vérité* ou plutôt de la *Review*, et M. Masson en aurait la direction. Dans ce cas, l'*Ouvrier catholique* serait bien remplacé, et nous cessons de regretter sa disparition.

LES FLEURS DE LA CHRONIQUE

"Et là, que de petits soins, que d'attentions ne sont-ils (les jeunes gens) pas l'objet !" (Patrie du 27 janvier.)

"... nous employons des peines infinies pour se rendre aimables..." (Idem.)

"... attendu que voir à travers un corps opaque est contraire à "tous les principes fondamentaux de la science", et par conséquent diamétralement impossible." (Patrie du 6 février.)

VIVENT LES POÈTES !

On se rappelle la jolie pièce de vers que nous adressa l'honorable juge Routhier, l'an dernier, en même temps qu'il nous expédiait le prix de son abonnement. M. Caouette a fait de même, cette année, comme on l'a vu en première page. On ne saurait être plus aimable !

MM. les poètes, écoutez ceci. Nous donner à la fois de l'or et des vers, c'est payer deux fois ! L'affaire n'est donc pas équitable. Il suffira désormais, n'est-ce pas ? de nous payer en beaux vers... sonnants. — Voilà qui est entendu. Et l'on ne dira plus, s'il n'en tient qu'à nous, que la poésie ne mène à rien, en ce pays.

BIBLIOGRAPHIE

—Mère Marie-Rose, fondatrice de la Cong. des SS. Noms de Jésus et Marie au Canada, par Fidelis. Montréal, 1895.

—L'*Ouest canadien*, sa découverte par le sieur de la Vérendrye, son exploitation par les compagnies de traites jusqu'à l'année 1822, par l'abbé G. Dugas, Montréal, 1896.

Voilà les deux beaux livres que nous venons de recevoir, et nous remercions bien sincèrement les auteurs de ces gracieux envois, c'est-à-dire, pour le premier, la Révérende Mère Olivier, Supérieure Générale de l'Institut des SS. Noms de J. et de M. ; et pour le second, M. l'abbé Dugas, un grand ami de l'OISEAU-MOUCHE.

Nous confions à deux de nos rédacteurs l'agréable tâche d'étudier ces volumes et de dire à nos lecteurs ce qu'il en faut penser.

ECHOS DU SEMINAIRE

— Quoique l'OISEAU-MOUCHE n'en ait pas ouvert le bec, l'examen d'hiver n'en a pas moins eu lieu ; la lecture des notes aussi. Tout cela s'est fait suivant les modes antiques.

— Du 4 au 6 février, nous avons eu les Quarante-Heures à la chapelle.

— Jeudi dernier, MM. les Séminaristes ont fait une jolie promenade à N.-D. de Latarrière. La franche hospitalité de M. le Curé Marceau, leur ancien Directeur, leur a fait trouver bien courtes les quelques heures passées à son presbytère.

S. G. Mgr LABRECQUE

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs que S. G. Mgr Labrecque, qui a été sérieusement indisposé durant toute la semaine, a pris un mieux très sensible depuis hier.

IMPRESSIONS DE VOYAGE

(Suite)

Une coutume des plus intéressantes s'est conservée à l'Ara-Cœli. Tous les jours, depuis Noël jusqu'à l'Épiphanie, des enfants viennent réciter de petits discours devant la Crèche de l'Enfant Jésus. Ils les ont appris de leurs mères, de dévouées religieuses ou de leurs institutrices. Ces orateurs d'un nouveau genre sont installés sur une large estrade placée en face de l'Exposition.

Je fus charmé de ce spectacle aussi gentil que nouveau.

Une fois, deux bambins se présentèrent à la fois. Dans un dialogue simple mais animé, ils s'entretenaient avec une naïveté charmante des bontés de l'Enfant Jésus et de ses grands-parents. Puis, tombant à genoux, et joignant pieusement les mains, ils lui adressèrent une fervente prière. Un autre fut intimidé à la vue d'un auditoire aussi nombreux ; il resta court après les premiers mots, et commençait à pousser de gros soupirs, précurseurs des larmes, lorsqu'on le descendit de sa chaire. Avant lui, une fillette s'était admirablement tirée d'affaire. Elle parla avec force et entrain, fut prodigue de gestes et d'inflexions de voix fort naturelles. Durant quelques instants, sa tête légèrement inclinée et sa figure recueillie nous la montrèrent méditant sur les mystères de la Crèche. Elle termina son allocution en promettant au petit Jésus d'être, à son exemple, toujours sage et obéissante.

SAINT-ETIENNE-LE-ROND

26 DÉCEMBRE. — L'église de Saint-Etienne-le-Rond est trop petite pour la foule qui s'y presse. C'est que la fête de son patron est l'une des rares circonstances où ses portes s'ouvrent au public, et tous veulent profiter de l'occasion pour contempler les peintures murales qui lui donnent tout son prix.

Saint-Etienne-le-Rond, ancien temple païen, fut dédié au premier des diacres au Ve siècle. C'est une rotonde de cent trente-trois pieds de diamètre, surmontée d'une coupole. Elle a deux enceintes, et c'est sur les murs du pourtour intérieur que se déroulent, dans une longue série de peintures à fresque d'un impressionnant réalisme, l'histoire des martyrs des premiers siècles de l'ère chrétienne.

Le spectacle que nous avons sous les yeux surprend, même à Rome. Chevalets, haches, tenailles, ongles de fer, roues, torches ardentes, tous les instruments de supplice sont représentés dans toute leur horreur. On ne voit que chairs meurtries, membres disloqués, os brisés. Le feu pétille et dévore ses victimes ; les bêtes féroces s'élancent furieuses sur leur proie et s'acharnent sur elle. Ici, saint Pierre est crucifié la tête en bas, et saint Jean, plongé dans la bouillotte ardente ; là, saint Clément, pape, jeté à la mer ; plus loin on retourne saint Laurent sur son gril.

On comprend l'empressement des enfants, dont l'imagination est surchauffée par tous ces tableaux vivants : c'est encore leur fête. Hier, tout parlait de l'Enfant Jésus ; aujourd'hui, ce sont les disciples qui viennent lui témoigner leur foi et leur amour en rougissant de leur sang l'arène de colisées. Aussi l'histoire des persécutions est-elle populaire à Rome. Les enfants apprennent à Saint-Etienne-le-Rond, et ils continuent à la lire sur les monuments qui les entourent.

Un pareil spectacle rappelle la parole de Pascal : " On croit volontiers des témoins qui se laissent égarer. "

Lorsque j'entrai dans l'église de Saint-Etienne, je me trouvai tout de suite engagé dans le mouvement de la foule qui faisait le tour du temple en examinant les peintures. A un autel retiré, je vis plusieurs personnes mettre un genou en terre : nous passions devant le saint Sacrement. Je ne pus moi-même que m'arrêter quelques instants pour faire un acte d'adoration, et je continuai à suivre le courant. Bientôt nous arrivons à la chapelle principale. Le chœur était rempli par les élèves du Collège germanique venus, suivant la coutume, pour chanter les vêpres solennelles du jour.

(A suivre)

LAURENTIDES.